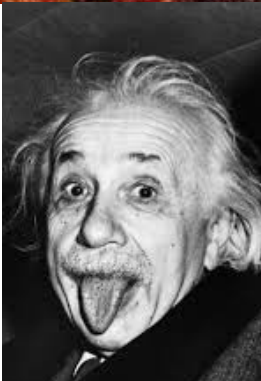


TENPS

supplément bimestriel



ACTUALITÉS

Ondes gravitationnelles,
par Philippe Guillemant

PAGE 4

INTERVIEW

Natalie Sudman
« Mon expérience a
duré une seconde »

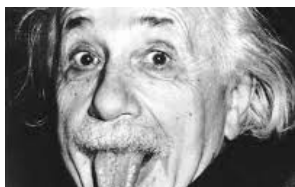
PAGE 15

LIVRE

« *Les trois niveaux
de la conscience* »,
de J.F. Houssais

PAGE 6

SOMMAIRE



ACTUALITÉS

Les ondes gravitationnelles
par Ph. Guillemant

page 4



LIVRE

« Les trois niveaux de la
conscience » de J.F. Houssais

page 6



FICTION

« L'Instant d'avant »
d'Eve Roland

page 9



BRÈVES DU TEMPS

de Rodolfo Cohen

page 12



APERÇUS

De l'autre côté...

Interview Natalie Sudman

page 15

Toutes les illustrations de
ce numéro sont l'œuvre
de **Natalie Sudman**

CONSEIL ÉDITORIAL

Paul Brizzi

Peintre, Dessinateur, Cinéaste (Paris)
Arts

Philippe Guillemant

Physicien, Chercheur (CNRS Marseille)
Métaphysique, Physique

Lisa Gummesson

Philosophe, Écrivain (Paris)
Philosophie, Littérature

Giuliana Carminati

Psychiatre, Psychanalyste (Genève)
Psychanalyse, Psychophysique

Federico Carminati

Physicien, Chercheur (CERN Genève)
Physique, Psychophysique

Jacques Vallée

Écrivain, Chercheur (San Francisco)
Prospective

www.revue-temps.com

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Philippe Sol
philippe.sol@revue-temps.com

DIRECTRICE ÉDITORIALE FICTION

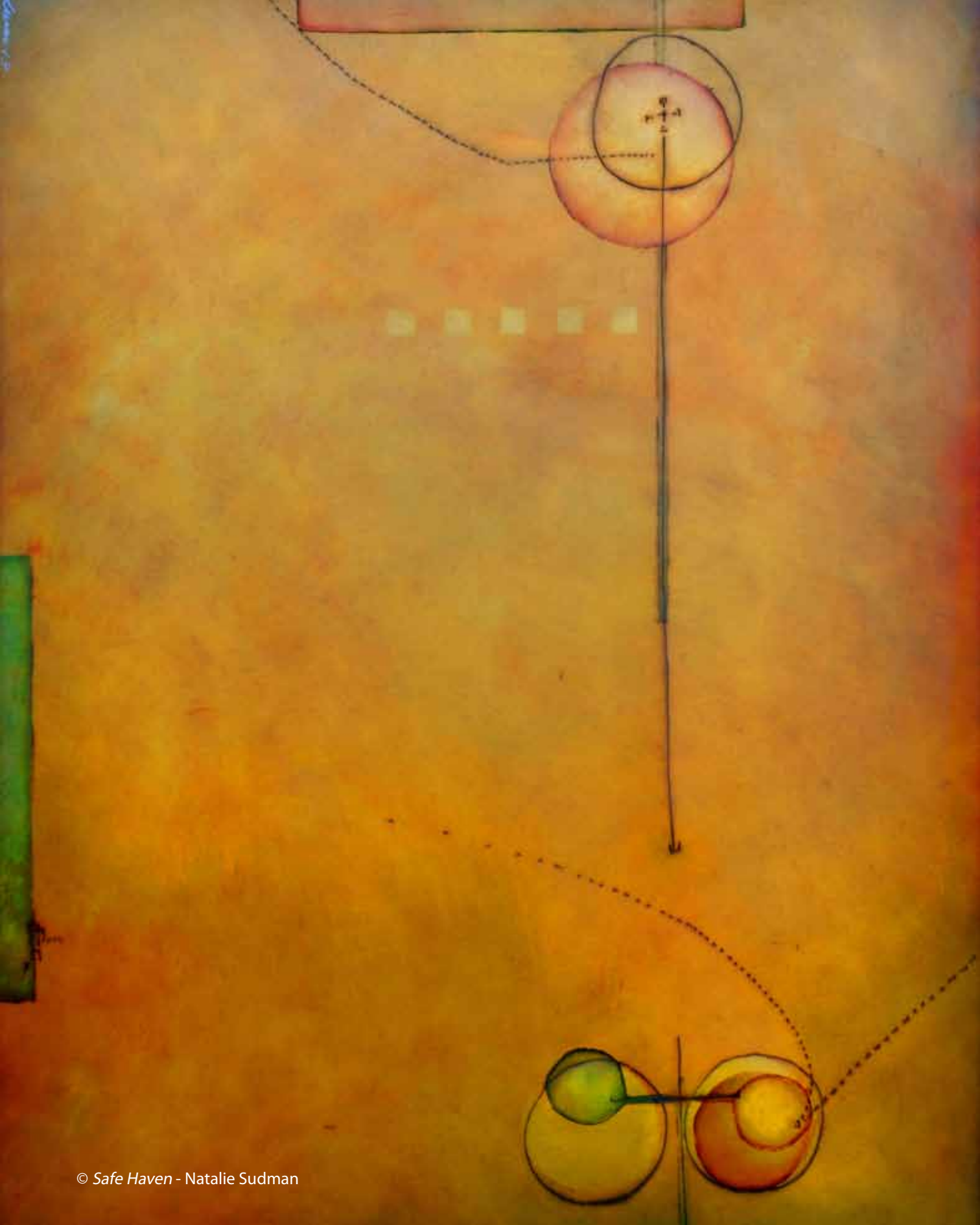
Lisa Gummesson
lisa.gummesson@revue-temps.com

CONCEPTION ARTISTIQUE

Jeanne Fichoux

TRADUCTIONS

Sophie Chérel
Lisa Gummesson
Elinor Ledoux
Jorge Jarry Richardson



ACTUALITÉS

Les ondes gravitationnelles : vibrations de l'espace-temps hors du temps



Philippe Guillemant

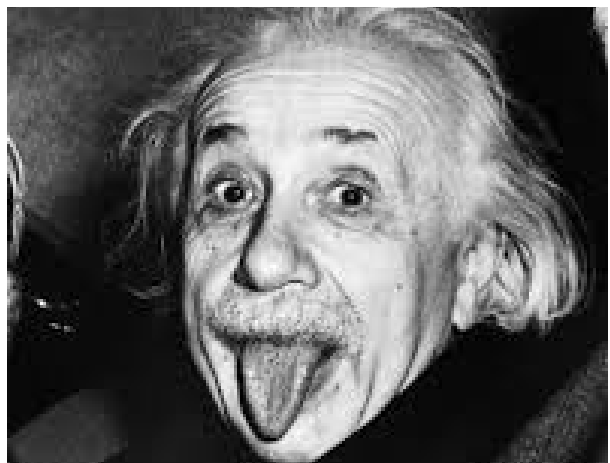
Physicien et chercheur au CNRS, auteur de « La Route du Temps : Théorie de la double causalité », Philippe Guillemant dirige des recherches en vision artificielle et en physique de l'information. Il est l'auteur de plusieurs technologies innovantes transférées dans l'industrie et a reçu de nombreuses distinctions, dont le Cristal du CNRS.

C'est confirmé : les ondes gravitationnelles prédites par Einstein ont bien été détectées, confirmant ainsi sa théorie de la relativité générale et toutes ses conséquences, en particulier l'inexistence du temps en tant que séparateur entre ce qui n'existe plus et ce qui n'existe pas encore.

Cela veut dire que ces ondes qui sont aujourd'hui détectées et analysées comme des vibrations de l'ESPACE DANS LE TEMPS sont en réalité des vibrations de l'ESPACE-TEMPS HORS DU TEMPS. Car c'est bien l'espace-temps qui vibre et non l'espace, de façon analogue à notre planète qui vibre au cours d'un séisme et il s'ensuit que notre planète bouge. Il serait difficile de concevoir un espace-temps qui ne bouge pas, qui serait figé mais tout de même ondulé par des vibrations temporelles. Or la terre n'est pas ondulée, elle vibre, elle bouge: les deux milieux sont élastiques.

Mais attention, car il y a un problème : il faut savoir que les physiciens ne sont pas encore capables de décrire de vraies vibrations de l'espace-temps hors du temps avec des équations et c'est même le casse-tête actuel de la physique qui a compris qu'il fallait enlever le temps des équations... sans savoir encore comment y introduire un vrai temps qui permet de tout faire bouger en même temps: passé, présent et futur.

Il s'agit là d'un défi qui implique au passage et inévitablement d'envisager des ondes gravitationnelles qui se déplacent dans le temps. Or on ne sait même pas le faire avec des ondes électromagnétiques (cf Tesla). Puisque l'espace-temps vibre et que le temps c'est de l'espace le temps également concerné par ces vibrations. Mais pour l'instant, on ne sait pas faire avec des maths, on ne sait pas décrire un espace-temps vraiment élastique... et évidemment flexible... quelque chose qui bouge et qui évolue... ce sera le stade suivant... mais c'est une sacrée étape de franchise. Bravo aux auteurs !





LIVRE

« Les trois niveaux de la conscience » de Jean-François Houssais Lecture de Philippe Guillemant

Je suis heureux de vous présenter l'ouvrage longtemps attendu de mon collègue et ami du CNRS Jean-François Houssais, paru en janvier aux éditions Trédaniel et dont je viens de terminer la lecture, tout à fait passionnante.

Jean-François est l'un des très rares scientifiques français du CNRS, parmi lesquels François Martin et moi-même, qui ont vécu des expériences extraordinaires les ayant conduits à proposer un modèle de la conscience, afin de faire entrer ce champ d'étude dans le domaine scientifique, entre la physique et les neurosciences¹.

Les différents vécus qui nous ont tous les trois obligés à transcender notre vision ordinaire du monde sont de différents types : avalanches de synchronicités pour François et moi-même, expériences de sortie du corps (OBE) pour Jean-François, sans lesquelles nous n'aurions probablement jamais osé proposer un autre discours sur la conscience que celui de la pensée pseudo-scientifique du bistrot du coin, faisant de la conscience le produit du cerveau. En vérité, si l'on se penche sur le sujet on s'aperçoit qu'un grand nombre d'expériences extraordinaires, dont les OBE ne sont qu'une petite partie, convergent pour dévoiler le contraire de façon indiscutable. Mais l'OBE de Jean-François est particulièrement intéressante dans la mesure où il s'agit d'une double décorporation, vécue par un rationaliste.

Il n'est pas seulement sorti de son corps avec la vision classique de ce dernier, allongé sur son lit depuis un angle de sa chambre proche du plafond. Il est également sorti de ce second corps-là, avec la vision panoramique de ses deux corps dans sa chambre, l'un allongé sur le lit et l'autre flottant près du plafond. Il a observé des détails les différenciant, les traits du visage étant par exemple moins reconnaissables sur le second. Il est ensuite sorti de sa chambre, emporté par un flux d'énergie très puissant, et a vécu une expérience transcendante très lucide qu'il a appelé l'expérience du soi. Il raconte en détail sur une trentaine de pages ses envols hors du corps et rend compte de façon très précise de cinq observations qu'il a faites durant cette dernière expérience, je le cite : *d'une immense harmonie où toute ma conscience était illuminée d'une lucidité jamais connue auparavant.*

Il a ensuite eu un dialogue avec une « pensée autre », mais je ne vais pas vous raconter son histoire... Elle est fascinante et constitue surtout un témoignage très précieux pour qui veut comprendre rationnellement ce qui peut bien se passer en dehors de notre réalité temporelle.

Après l'exposé de son vécu hors du commun dans les premiers chapitres, Jean-François aborde l'histoire de l'évolution humaine et notamment ce qu'il appelle le chaos de l'homínisation. Il montre que l'on peut différencier différents niveaux de développement de la conscience dite réflexive (conscience d'être conscient) chez l'homme de Néandertal, une espèce disparue bien que très stable - car ayant développé une conscience réflexive intériorisée (niveau III) -

¹ Je salue à ce sujet les travaux de Pierre Etevenon.

et l'homo-sapiens, notre espèce actuelle, qui a développé au contraire une conscience réflexive extériorisée (niveau II), ce qui l'a conduit à un développement mental dangereux pour sa survie. Le niveau I de la conscience étant, on l'aura compris, celui de la conscience animale ou primaire, non consciente d'elle-même mais très importante en tant que régulatrice des fonctions biologiques.

Depuis les débuts de l'évolution de l'homme nous aurions ainsi déjà visité les extrêmes en matière de développement de la conscience, en tant qu'animal (type I), Néandertal (type III) et Sapiens (Type II). On peut se demander pourquoi ce dernier type, avec sa tendance à ignorer le « soi », est venu après. Il s'agit en fait du niveau le plus adapté sélectivement à une évolution créative et à tout le développement technologique qui s'ensuit, grâce à un développement du mental qui conduit toutefois à la sensation de dualité et de séparation de l'autre, cause de toutes les guerres et destructions. Alors que la conscience de type III, proche du monde invisible et plus performante que le mental pour ce qui est de l'intégration intériorisée de son environnement, a cependant l'inconvénient de ne pas évoluer dans la réalité extérieure. On peut donc considérer que l'étape suivante indispensable de développement de l'homme serait de trouver un équilibre entre sa conscience de type II, actuellement surdéveloppée et devenue aliénante, et sa conscience de type III, qu'il a laissé se dégrader au cours de son évolution, perdant presque toutes ses facultés à se relier.

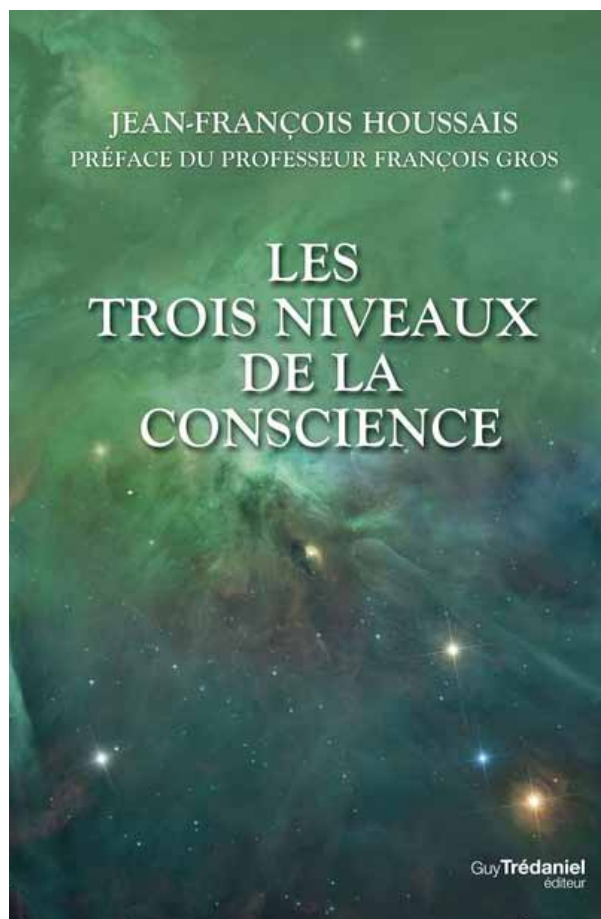
Le livre propose ensuite plusieurs analyses très riches parmi lesquelles une modélisation phénoménologique de la réalité, sachant que ce sont nos niveaux de conscience qui la déterminent, fondée sur des réflexions philosophiques et des représentations ontologiques. Sont examinés en particulier les concepts de l'absolu, de l'existence (l'Etre et le non Etre), de l'individuation et enfin de la manifestation en différents mondes terrestres ou célestes. Cette large approche de Jean-François Houssais est en accord avec toutes les véritables traditions, comme la kabbale dont il reprend la description de l'arbre séphiroतिक pour en appuyer la pertinence.

Ceux qui lisent mes écrits s'apercevront aisément que les trois niveaux de la conscience que Jean-François nous décrit

dans son livre sont exactement les mêmes trois étages de la conscience (anima, moi et soi) que j'ai décrit dans mon livre « La physique de la conscience », et l'on ne peut que saluer cet accord parfait. C'est pourquoi le livre de Jean-François est encore plus intéressant à découvrir pour ceux qui m'ont déjà lu que pour les autres, car il aboutit aux mêmes conclusions en empruntant des chemins complètement différents, ce qui renforce nos théories et messages respectifs.

Une lecture que je conseille donc très vivement... disponible chez l'éditeur Trédaniel, amazon, fnac, etc.

- Philippe Guillemant





FICTION

« L'Instant d'avant »



Eve Roland

Eve Roland vit et travaille à Paris. L'écriture est pour elle un moyen de traquer le non-dit, la fêlure au sein des existences ordinaires, la folie qui rôde sans s'avouer, la violence larvée, les souffrances et les haines muettes. Elle a publié des nouvelles et de la poésie dans des revues littéraires et aux éditions Mémoire Vivante. « L'Instant d'avant » fait partie d'un recueil en construction.

Sous l'estrade il y a un envers que personne ne peut voir.
Sauf toi.

Toi tu sais que l'estrade est un endroit hanté et que les ombres y rôdent, des ombres toutes semblables à celle qui vient le soir lorsque, la lampe une fois éteinte, tu te recroquevilles dans ton lit en t'efforçant de ne pas voir la nuit, l'ombre qui pose sur ta joue, sur tes yeux, sur ton ventre, ses doigts froids et gluants. L'estrade est en bois, quinze marches y conduisent entre lesquelles filtre un jour que tu ne peux t'empêcher de fixer au risque de trébucher, peut-être même de passer au travers, qui sait, et alors tout peut arriver : le gouffre qui t'avale, l'ogresse ou le dragon, on voit ça dans les livres, et là tu en connais un rayon, les histoires de monstres tu t'en régales le soir seule dans ta chambre, lampe allumée en cachette sous le drap, mais après ça va donc essayer de dormir. On a beau dire que ça n'existe pas.

Vas-y, allons, vas-y !

Tu sursoutes : dans ton dos, une main — l'institut', une copine, ta mère ou qui encore ? Une voix te pousse, mais rien à faire tes genoux tremblent, tu sais qu'il faut y aller tu as entendu ton nom, peut-être qu'en levant bien les pieds tu les auras ces marches, pourquoi sont-elles si hautes et tes jambes si petites ?

Là-haut, tout là-haut, ils t'attendent. Les fesses calées sur leurs sièges, ils ne savent pas, eux, ce que c'est que d'avoir des petites jambes. Ou ils ont oublié. Tu ne vois pas leurs visages, mais tu devines leurs yeux qui te fixent comme ceux des autres, en bas, les autres qui s'amuse de te voir trembler comme au pied de l'échafaud.

Tu as huit ans et c'est le jour de la distribution des prix.

Tu as vingt-quatre ans et c'est le jour de la « première » des *Trois Sœurs*.

Recroquevillée derrière le rideau, tu guettes le bruit des pas qui approchent, le murmure d'une voix qui dit *C'est ici*, et puis *Merci*. Un cliquetis de pièces, la monnaie qui passe d'une main dans une autre, encore des pas, un raclement de gorge, quelqu'un qui traîne les pieds, le claquement d'un strapontin. Tu te redresses, l'estomac noué.

Respirer par le nez.

De la salle te parviennent des effluves de serre chaude, un trépignement qui gagne bientôt le grand corps du théâtre, l'ébranle, le traverse tout entier, comme pris de fièvre il tressaille et toi avec, son pouls bat et le tien, staccato staccato, tu fermes les yeux, tu peux voir comme si elle y était déjà, en corsage et jupe noirs, assise dans le fauteuil, Macha. Debout,

un crayon à la main, un cahier grand ouvert qu'elle couvre de grands traits rouges, Olga.

Une voix dira, la tienne : *A quoi bon se souvenir ?*

Oui, c'est ainsi que la pièce commence. Irina travaille au télégraphe dans une ville de garnison quelque part en Russie, la Russie de Tchekhov. Toi, tu lui prêtes ton visage, tes yeux, tes mains, ton corps. Tu effleures de la main le rideau qui te sépare de l'autre côté, là où vivent d'une autre vie ceux qui n'ont pas peur de gravir les marches, ceux qui n'ont pas le vertige, ceux qui avant d'entrer dans la salle ont dîné d'un sandwich ou d'une soupe en regardant leur montre, se sont inquiétés de la fraîcheur de l'air, des embouteillages ou de la baby-sitter, ceux qui à présent allongent leurs jambes sous les sièges en grognant *On manque de place*, ceux qui lisent distraitemment le programme, ceux qui regardent autour d'eux pour voir s'ils connaissent quelqu'un, ceux qui mettent leurs lunettes, ceux qui consultent leur portable, ceux qui ont trop chaud, ceux qui craignent les courants d'air, ceux qui parlent fort, ceux qui font « chut », ceux qui toussent.

Autour de toi, à présent, ce ne sont qu'allées venues furtives et silencieuses, murmures étouffés, paroles brèves, bribes d'un compte à rebours qui rebondissent de la cour au jardin, du jardin à la cour. Une silhouette se glisse derrière toi, une main se pose sur ton épaule, un souffle effleure ton oreille. *Tu es prête, ma chérie ?*

La costumière, qui est russe, t'a appris à dire *Tchekhov* en floutant le « k » et tu ne te lasses pas de cette douceur nouvelle, tu répètes à mi-voix *Tchekhov, Tchekhov*, comme une conjuration, comme une prière. Et là, en cet instant précis où rien encore n'est arrivé, tu redresses la tête et tu ouvres la bouche tel un poisson hors de l'eau : *Tchekhov, Tchekhov !*

La silhouette s'éloigne, laissant derrière elle un parfum suave, l'odeur d'une cigarette fumée tout à l'heure, au troquet du coin. Le patron, qui vous connaît tous désormais, t'a servi d'office un petit crème bien blanc, tu as encore dans la bouche le goût du café au lait, celui bu il y a une heure et celui de tous les cafés bus toutes ces années, quand tu ne savais rien encore de cette vie aujourd'hui la tienne, quand tu vivais à côté de toi-même et que tu faisais ces gestes machinaux, ignorant qu'un jour ils ne le seraient plus, qu'il faudrait rendre des comptes, que chaque pas, chaque regard, chaque soupir ferait partie du jeu, aiderait à forger l'outil ; quand tu ne connaissais des

marches que le vertige qu'elles t'inspirent, quand tu ne savais pas où elles te mèneraient.

Et te voilà sur cette scène de théâtre où l'ombre règne encore, à peine éclairée ça et là d'une petite lumière. Tu soupire après le café, la cigarette, tu voudrais tout remettre en jeu, tu voudrais le silence et tu voudrais le bruit, tant de choses et leur contraire, tu ne sais plus, et aussi ne pas être là, maintenant. Ne pas être celle qui est là. Tu sursoutes. Chasser cette pensée, vite — ne pas être là ! Mais que pourrais-tu faire d'autre ?

La costumière traverse le plateau en courant, une pelote d'épingles posée en équilibre sur une pile de plastrons.

La scène où te frôlent d'invisibles ailes est close comme un ventre. Tout à l'heure, tu le sais, tu vas en être expulsée projetée propulsée en pleine lumière. Nue sous les regards. Par un trou minuscule dans le rideau qui sépare la scène et la salle, tu les observes. Ceux qui sont là. Ta sueur imprègne déjà la robe blanche d'Irina, le châle bleu d'Irina, le chapeau de paille d'Irina. Tu secoues la tête. Ce bruit, comme un essaim d'abeilles. Ce bruit.

Respirer par le nez.

Tout autour de l'estrade, souliers cirés queues de cheval et sourires édentés, les filles du CM1 sont alignées en rangs serrés sous l'œil jaloux de Madame la directrice, à l'arrière-ban les parents, et les frères qui ricanent. Des visages que tu ne reconnais pas, des yeux écarquillés ou endormis, c'est selon. Tu lèves la tête, quelqu'un sourit, tu vois ses dents.

Allons, avancez, mon petit, on ne va pas vous manger !

Pour eux, les grands, c'est jour de fête. Tout à l'heure ils s'en iront, bras dessus bras dessous, trinquer sur la pelouse dans des verres en plastique, chacun parlera fort, tu ne comprendras rien. Mais tu les entendras rire, à cause des bulles.

Sur la pelouse où jouent les reflets du soleil, les tables ont été recouvertes de nappes en papier, les nappes d'assiettes en carton, les assiettes de kilos de biscuits. Des boudoirs, tu détestes ça. Et des biscuits à la noix de coco, au chocolat, à la confiture que Madame Germain, la dame de la cantine, achète par sacs entiers sur le marché. Chaque année, c'est la même chose, Maman fait la grimace, *Des biscuits bon marché*. Les garçons, eux, se jettent dessus et sur la limonade tiède. Le pire c'est que l'épreuve passée, enfin soulagée, tu en boiras aussi.

Tout à l'heure le rideau se lèvera, tout à l'heure tu ne penseras plus à rien, il n'y aura plus de vertige, plus de peur et ce grand vide blanc qui t'emplit la tête lorsque tu t'efforces de ne pas penser, et les minutes s'étirent les secondes les battements de cœur, tout à l'heure tout à l'heure. Tu fermes encore une fois les yeux, tu écoutes les trépignements qui ébranlent le théâtre, les voix des gens qui se pressent dans la salle, des voix gaies, des voix lentes, des voix jeunes et moins jeunes, toutes comme étouffées par la distance jusqu'à ce que tout à coup elles te semblent si proches, *H9 c'est ici, toi tu as H11... Allons, avancez Madame, vous voyez bien... Ne me dis pas que tu as pris des strapontins !...* Et la fièvre te gagne, tes oreilles sifflent tes mains crispées torturent le pli de ta jupe ton souffle s'accélère et soulève ta poitrine en rythme, *Tchekhov, Tchekhov !* Respirer par le nez. Un grondement, quelque chose comme la rumeur des vagues à la marée montante, les vagues qui se rapprochent et lèchent d'abord tes pieds puis s'enhardissent, atteignent tes genoux et bientôt te bousculent, mine de rien, comme par jeu, et comme par jeu te poussent un peu plus fort, te secouent, te renversent — et voilà ! Voilà où mène de regarder le jour qui filtre entre les planches, où mène de guetter entre les plis du rideau, où mène de scruter les failles. *A quoi bon se souvenir ?* Ils sont là qui attendent. Déjà, la salle est parcourue par un frémissement qui bientôt, tout à l'heure, te portera, t'enlèvera, t'entraînera. Toi, tu retiendras ton souffle comme un nageur fatigué mais tu ne pourras pas faire la planche, tu devras continuer au contraire à crawler sous les vivas ou bien fuir à grandes brassées sous les huées. Enfin, la houle te déposera sur la berge et tu resteras seule, tu ne garderas de ce moment que l'écume sur le bout de tes doigts, et tes mains grandes ouvertes se refermeront sur le sable.

De l'autre côté du rideau, le brouhaha s'apaise. Tu entends tomber un objet, quelqu'un qui tousse, un strapontin qui grince puis le silence s'installe.

Quelque part en coulisses, une voix :

— On commence !

— On commence...

Les yeux fixés au sol, tu t'efforces de ne plus penser et d'oublier le vent qui souffle dans ta tête — mais tu as beau t'arc-bouter, te voilà qui oscilles tel un goéland dans la tempête, et brusquement se lève comme une rumeur

d'orage, à toute allure des images défilent devant tes yeux, le plafond se fendille et éclate en croûtes de plâtre, les lustres s'écroulent avalanche de verre, le plancher sous tes pieds s'effondre s'ouvre et tu entends les cris, la poussière soulève des nuages qui te prennent à la gorge, tu lèves les bras pour protéger ton visage, tu suffoques le goût du plâtre sur ton palais sur ta langue te soulève l'estomac, tu penses D'où viennent ces cris ? Une clameur s'élève, des sons aigus, des râles, quelque part au-dehors, ou bien est-ce tout près, une sirène retentit puis un piétinement au-dessus de ta tête, un bruit de galopade le claquement d'une porte quelqu'un qui tambourine : Laissez-moi sortir ! Ouvrez la porte, ouvrez ! Des cris encore, les lumières qui s'éteignent comme dans les films-catastrophe. Toi, tu ne penses qu'à une chose : les gros titres dans la presse, Théâtre Effondré Représentation Annulée, et aussi : sauvée. Parce que personne, jamais, personne ne saura que tu n'étais pas celle que, qu'il y avait une erreur, que tu ne savais pas jouer... Personne.

Alors, tu enlèves la robe d'Irina, le chapeau d'Irina, les souliers d'Irina, tu remets ta chemise, ton jean et tes baskets et tu rentres chez toi.

Mais déjà la salle est plongée dans le noir et tu fixes sans le voir le rideau qui se lève.

BRÈVES DU TEMPS

par Rodolfo Cohen



BLAISE PASCAL OU LA VIE RÊVÉE DANS LE TEMPS DU SOMMEIL COMME DANS LE TEMPS DE LA VEILLE

« Tout cet écoulement du temps, de la vie, et ces divers corps que nous sentons, ces différentes pensées qui nous y agitent n'étant peut-être que des illusions pareilles à l'écoulement du temps et aux vains fantômes de nos songes. On croit voir les espaces, les figures, les mouvements, on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu ou quoi qu'il nous en paraisse. Nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions. Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier. »

POUR EN FINIR AVEC L'IDÉE QUE LA VITESSE DE LA LUMIÈRE EST INDÉPASSABLE EN TOUTE HYPOTHÈSE

Elle l'est pourtant, mais uniquement pour les animaux que nous sommes et pour les briques du Lego de l'Univers qui nous entoure. D'ailleurs si nous approchions de la vitesse de la

lumière comme dans les films, il reste un problème qu'aucun scénariste n'a encore réglé, c'est celui de la masse. Au point ultime nous tendrions vers une masse infinie ce qui n'est pas commode pour aller chercher le pain. Notons que j'emploie le conditionnel parce qu'en physique non seulement on n'est sûr de rien mais on n'est jamais sûr d'avoir tout compris. En tout cas si le titre de ce billet invite à comprendre une chose, c'est que nos déplacements et celui des corps célestes dans l'univers n'ont rien à voir avec celui de l'univers lui-même en temps que composé temps/espace, qui gonfle, lui, à toute vitesse et au-delà des vitesses envisageables aux pauvres créatures que nous sommes. L'univers apparemment s'étendrait de plus en plus vite au-delà de la vitesse de la lumière parce qu'il échappe aux règles de la physique qu'il contient et que le temps y est aboli. Peut-être que le mot à retenir dans tout cela, c'est Au-delà parce qu'il rappelle un autre contexte qui est sans doute le même.

LES ANIMAUX PERÇOIVENT LE TEMPS D'UNE MANIÈRE DONT LA NÔTRE EST DÉRIVÉE LES ANIMAUX PERÇOIVENT LE TEMPS D'UNE MANIÈRE DONT LA NÔTRE EST DÉRIVÉE

L'un des protocoles ayant permis de mettre en évidence les capacités chronométriques de l'animal est la peak procedure : dans ce type d'expérience, l'animal est entraîné à attendre une certaine durée avant de faire un geste donné (par exemple appuyer sur un levier) afin de recevoir une récompense. S'il appuie trop tôt, aucune récompense n'est délivrée. Or les animaux non-humains sont parfaitement capables d'effectuer cet exercice, prouvant en cela qu'ils possèdent eux aussi un sens du temps. Par la suite, des expériences similaires ont

permis de montrer que les performances temporelles des animaux se conforment elles aussi à la loi de Weber. Si bien que, même si les sensibilités sont différentes d'une espèce à l'autre, il semblerait que la perception du temps chez l'homme et l'animal soient fondée sur les mêmes bases neurobiologiques.

LA PERCEPTION DU TEMPS ET DE L'ESPACE SELON AUGUSTE OTT (1814-1903)

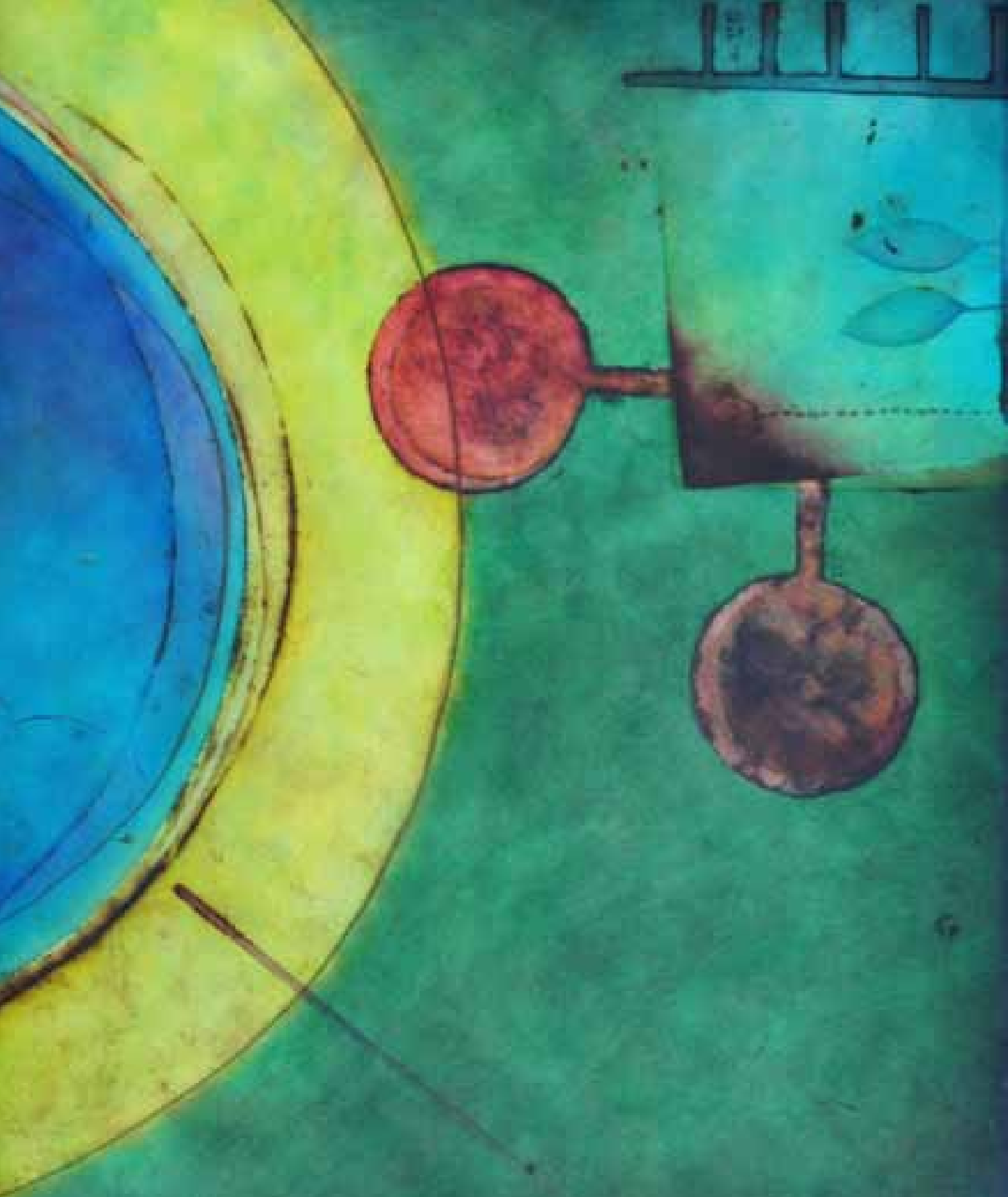
« Quoique la perception du temps ne soit pas liée à des sensations déterminées, comme celle de l'espace l'est aux sensations de la vue et du toucher, elle résulte néanmoins d'une perception immédiate et directe. L'idée du temps est celle d'un écoulement continu, pendant lequel les phénomènes durent et dans lequel ils se succèdent. »



MARCEL PROUST ET LE TERRITOIRE DU TEMPS

« Si du moins il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerais pas de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace (...). »





APERÇUS

De l'autre côté...

Entretien avec Natalie Sudman



C'est un grand plaisir d'interviewer Natalie Sudman, pleine de joie contenue et lumineuse ; De cette femme émane quelque chose de chaud, profond et drôle.

Natalie a écrit « Application of impossible things », un livre qui connaît un grand succès aux Etats-Unis, ou elle raconte son expérience de « mort imminente », quand son convoi a sauté sur une mine en Irak (où elle travaillait comme archéologue).

Lors de cette expérience, elle a vécu trois étapes très différentes : dans la première, elle se trouvait dans une sorte de grand stade ou elle transmettait des informations aux participants, la seconde était un lieu de paix et de régénération, la troisième a consisté à se « réparer » elle-même depuis l'extérieur de son corps.

Grièvement blessée, mais vivante, Natalie a décidé d'écrire cette expérience à son retour aux Etats-Unis.

Bonjour Natalie, pourriez vous nous dire combien de temps a duré cette expérience en dehors de votre corps ?

Dans le temps physique, une ou deux secondes. La Jeep roulait encore quand je suis revenue dans mon corps.

Pourtant, l'expérience que vous décrivez semble durer très longtemps, vous traversez plusieurs endroits, vivez des situations très différentes.

Oui, mais dans la dimension où je me trouvais, il n'y avait pas de sensation de durée. Une chose arrivait après l'autre, comme dans la réalité physique, mais sans la sensation de temps qui passe. Quand je revisite cette expérience, je comprends que tous les événements survenaient « en même temps ». Cela n'a pas de sens pour notre conscience physique, mais cela se passe en dehors du monde tel que nous le percevons.

Est-il facile de raconter une telle expérience ?

En réintégrant mon corps, ma conscience physique a voulu donner un sens à ce qui s'était passé, l'intégrer dans un contexte que je suis capable de comprendre, afin de pouvoir l'utiliser.

En revenant de ce type d'expérience, il n'est pratiquement pas possible de raconter aux autres ce qui s'est passé. Il faut le traduire, d'une certaine manière, afin de le rendre compréhensible pour nous-même et pour les autres. Et, en le traduisant, on le change, on le modifie. Il s'agit de décrire l'expérience avec le langage propre à notre réalité physique.

Avez-vous douté de ce que vous avez vécu ?

Non ! Je peux douter des interprétations que je donne à l'expérience, aux significations. Dans mon livre, je suis très claire à ce sujet. Mais il y a des choses que je n'ai pas mises dans mon livre, car je ne sais pas si je peux les « traduire » dans les termes qui ont un sens ici.

Dites-nous ce que vous n'avez pas voulu écrire ?

(Rires) Non ! Je ne peux pas ! Désolée !

Il existait, il y a longtemps, des « écoles de prophètes » ou l'on enseignait à des jeunes dotés du don de prophétie ; la « signature » d'un flux prophétique est que celui qui le vit n'a aucun doute de la réalité de son expérience.

Oui, je suis d'accord. A aucun moment je n'ai douté de la réalité de ce que je vivais. C'est aussi pour cette raison que je n'ai pas tout écrit dans mon livre, je n'ai pas encore atteint la compréhension de toutes ces vérités.

Vous êtes peintre ; votre créativité a-t-elle été influencée par l'expérience d'Irak ?

Je ne suis pas sûre. Disons que tout ce qui nous arrive influence tout le reste de ce que nous vivons. Ce n'est pas quelque chose de linéaire, c'est plus comme un champ auquel nous participons. Nous créons ce champ pour nous-mêmes, dans lequel se trouvent toutes nos expériences. J'ai raconté mon histoire dans un livre, avec des mots. J'aurais pu le faire avec la musique, ou de manière visuelle. Peut-être mes tableaux expriment aussi une partie de cette histoire. Peut-être qu'à la fin de ma vie, j'aurai l'histoire complète ! (Rires)

Avez-vous expérimenté le temps de façon particulière dans votre vie ?

J'ai toujours eu un rapport étrange avec le temps. Quand je peins, par exemple, je suis complètement hors du temps. J'ai l'impression qu'une heure à peine a passé, alors que j'ai peint pendant 8 heures. D'autres fois, le temps me semble extrêmement long... Mais on ne prend pas ça au sérieux. On dit « c'est juste ma perception ». Mais qu'est-ce que cela signifie, « juste ma perception » ? C'est une réalité. Je ralentis le temps, j'accélère. C'est la vitesse à laquelle ma conscience participe au champ du temps. Mais c'est réel ! Alors que l'on préfère faire confiance à sa montre...

Ensuite, j'ai un mal fou à me souvenir des dates. C'est très difficile pour moi, par exemple, d'écrire mon curriculum vitae ! Pour moi le temps n'est pas, essentiellement, linéaire. Pour moi les choses s'organisent naturellement, hors linéarité.

Avez-vous le sentiment de « vieillir » ?

Je n'ai pas l'impression que mon âme vieillisse. C'est en dehors de ça ; Il y a plusieurs sortes de hiérarchie dans la conscience humaine. Suis-je plus âgée, plus sage, plus intelligente ? En réalité, je suis la même que celle que j'étais il y a 10 ans, la même que celle que j'étais il y a des milliers d'années. Le cœur de mon être est l'infini. Mais comme personnalité humaine, oui, je crois que je suis plus sage, j'ai appris quelques trucs ! (Rires)

Je crois que tout ce qui m'arrive m'enrichit...

Interview réalisée le 15 février 2016

Traduite par Philippe Sol



TENPS

Science - Arts - Philosophie

www.revue-temps.com